

Texte pour l'édition "Projet NEWYORKWOW!" de Siegfried D. Ceballos, septembre 1999.

Hiver '98, New York, la mode des sacs féminins est au petit fourre-tout de tissu noir mat avec un léger moiré, ce moiré urbain visible dans les ombres, sur les carrosseries neuves, les flaques d'eau, sur les reflets de vitre dans les vitres des limousines, sur les pigeons, les lunettes noires, les escalators, l'aluminium des façades des diners, les chaussures luisantes des business men, la poudre irisée que les executives women portent dès le matin, les belles dents saines et refaites qui reflètent à l'infini les devantures translucides et les ongles courbes et démesurés, symboles de la force des femmes hispaniques et noires. Ongles, pour se défendre, pour griffer les mâles, pour attaquer le puritanisme ambiant, pour signifier l'appartenance à une communauté linguistique, sexuelle, culturelle, pour attirer le regard, le choix de la couleur ou du motif définit le degré de sophistication, et leur démesure est inversement proportionnelle à l'intégration des populations qui les portent. Vecteurs de révolution, les politiciens devraient en limiter la longueur. Au Musée d'Art de Philadelphie, dans la section de Duchamp, la gardienne, une femme de couleur porte de magnifiques ongles d'un blanc dont l'intensité et la présence surpasse les œuvres d'art.

Broome Street, tropique géographique et mental d'une ville puissante. Tous ceux qui ont vécu ou sont passés par New York l'ont traversée. John Dos Passos avec la rapidité de son écriture, Henri Miller quand il travaillait à la Western Union, Julian Schnabel quand il allait au Broome Street Bar et Siegfried D. Ceballos avec son Shadow Life Cards, utilisé et testé une journée entière à Broome Street pour la première fois.

Dos Passos dans Manhattan Transfer tranche, découpe, définit la grande cité, sa simultanéité, et cette conscience permanente et non stressante de notre appartenance totale au monde, les autres sont là, vivent en même temps que nous. Miller, cet enfant de Brooklyn, fasciné par la vieille Europe et dont la description de ses "figures" – terme du quartier de Figuerolles à Montpellier utilisé pour définir des individus exceptionnels – Newyorquaises dans Plexus reste inégalée. Schnabel, un texan de Brooklyn a cette clairvoyance de faire juxter les techniques, les idées et les forces les plus contradictoires pour créer des peintures ouvertes et sans hiérarchie. Ceballos, un inventeur de systèmes et d'outils, nous débarasse du sustainable thinking avec son détonateur à dégommer les idées préétablies: le Shadow Life Cards, un outil libertaire et non directif utilisé dans la visuelinguistique qui défait des valeurs enserrantes et qui protège de la connerie.

La visuelinguistique créée en 1996 par Siegfried D. Ceballos vient de l'art comme dans une escalope un os de dinde vient du veau ou comme l'on vient d'une autre planète que l'on a quittée car elle n'avait plus d'oxygène.

La visuelinguistique sauvera le monde de l'ennui, et c'est avec le Shadow Life Cards, que la pensée sera décolonisée. Les visionnaires qu'ils soient écrivains, artistes, inventeurs, nous réconcilient avec les sociétés, on n'imagine pas, une fois leur œuvre faisant partie de notre propre réel, se retirer sur des montagnes éloignées, on a au contraire le souhait de se mêler à des foules cosmopolites, de se glisser sur des trottoirs bondés.

Notre survie mentale dépend des lectures d'un monde visible encore annexé à des attitudes hors contextes.

Article (en catalan) de Vicenç ALTAIO, paru dans EL MUNDO, Barcelone, dimanche 18 janvier 1998.

L'artiste à la recherche de l'identité

Le téléphone sonne. Le téléphone sonne à toute heure. Méfiant de me sentir appelé dans l'espace privé, assailli, je doute. Gâté par l'avidité de connaissance et par l'excès de vitesse que Virilio décrit si bien, et selon qui la matière qui était énergie et masse est aujourd'hui information, je décroche. L'émetteur m'invite gratuitement à une conférence privée qui durera une heure et demi. Je lui demande quel sera le sujet. Il me dit que c'est à propos du rayon d'expiration REX, un schéma qu'il a inventé pour élargir le champ sémantique d'un énoncé au service de l'interprétation. Et il ajoute qu'il voudrait me montrer aussi MONDOWOW! un outil urbain interactif qui active l'éco-évolution dans la ville. Je n'ai eu de doute. Je l'ai prié de venir de suite.

Maintenant après sa visite qui s'est allongée, je suis en condition de pouvoir comprendre qu'il y a des gens qui parlent autrement et qui nous font sentir potentiellement utiles pour créer des dynamiques différentes. Après une démonstration de prédiction avec un jeu de cartes abstraites qui contient trois systèmes de construction (morphogénétique, de signification et de phrases), avec des mécanismes d'association et de langage ésotérique, ambigu et métaphorique, il m'a appris à mesurer la qualité de vie par la perception d'une ombre. Le conférencier a développé l'esthétique de Tanizaki et du Wabisabi, qui consiste à percevoir que le temps gratte la superficie peinte ou bien que l'occident est la lumière et le Japon l'ombre, mais allant plus loin le visiteur m'a proposé un instrument de graduation flexible qui va au delà du noir total.

Siegfried Ceballos, le représentant en systèmes métalinguistiques, parlait le catalan avec les yeux et l'allemand avec le cerveau. Fils d'un immigrant catalan et d'une mère italienne installés en Suisse, il a étudié la linguistique et la psychologie à Berne et la Japonologie à Zurich. Actuellement il habite à Montpellier dans le même immeuble où vécut le pape Urbain V, ce pape humaniste initiateur de séminaires, et Paul Valéry lorsqu'il était étudiant. Brigitte Rambaud y avait tenu aussi la galerie Medamothi - mot de l'univers narratif de Rabelais qui signifie nul lieu - . Ils descendent souvent à Barcelone intéressés par une ville qui manque d'uniformité et qui se construit une identité. Comme lui-même, qui à moitié artiste et à moitié scientifique, projette la création d'un système graphique "visual meta language" qui devrait nous permettre de communiquer avec des images d'une manière univoque et universelle. Ses systèmes créent des significations linguistiques qui arrivent à donner un sens existentiel et littéraire multiple. Ceballos tente de créer un nouveau point de vue sur le monde au risque de convertir son système potentiel de "communication sans mots" en une métaphore, matière qui serait l'espace mental, en même temps précis et immatériel. Sa langue n'est pas unique, elle ne sous-tend ni cohérence ni mémoire. Constructeur d'une identité dynamique il considère que l'identité transcendante et métaphysique est antihumaine.

Tout au long de sa démonstration j'ai pu observer que quand colporteur regardait en fait il parlait et quand il écrivait, il dessinait. Se méfiant de la justesse de la langue allemande qui lorsqu'elle dit un mot définit la chose mais passe à côté de la vie, la stratégie de Ceballos consiste à créer des paramètres pour circonscrire les choses et non pour faire mouche. Toutes les dérivations tournaient autour de la construction de l'identité que l'on gagne arbitrairement en tirant aux fléchettes, et dont on pourrait au hasard choisir les valeurs.

En me comportant comme un paranoïaque, parce que ma capacité de compréhension linéaire s'était interrompue, j'ai fini par lire les messages du collage mental où m'avait emporté le blablateur. Tout ce que j'avais devant moi n'était autre qu'une illusion optique à deux signifiants. J'ai fini par ne rien comprendre et installé dans l'ambiguïté j'ai regardé les carrelages modernistes du sol jusqu'à ce que les dessins en se superposant configurent un système linguistique et visuel qui m'énonçaient l'impossible à dire. Perdu. Sans l'ordre que la rhétorique de Ramon Lull conseillait selon un critère de valorisation sémantique.

Il y a peu de temps encore les artistes qui migraient par l'axe sud vendaient des estampes colorées. Pressé par son entrain propagandiste, l'artiste qui recherche l'identité a oublié le compendium de son système interprétatif. Et c'est avec jouissance et envie qu'aujourd'hui j'adhère à l'effort collectif de le faire connaître pour plus tard, pour l'avenir, pour pouvoir l'interpréter lorsqu'il n'y aura plus personne pour l'appliquer.

Texte pour Siegfried D.Ceballos, relatif à «The Only interactive boxes», 1998, écrit sous le pseudonyme de Tom Weber pour le Village Voice, NY.

A chaque quartier correspond ses homeless, à Wall street à l'heure où j'écris ces lignes, il y a certainement dans la rue une femme d'âge moyen qui semble avoir quitté son bureau le matin même, elle pousse un cady de supermarché mais il lui reste sa coiffure au carré et ses vêtements sont noirs et de bonne coupe, je l'ai croisé le même jour où Ceballos m'avait invité à voir sa performance.

Ceballos n'est pas un artiste homeless même s'il utilise les signes de la rue: des cartons et un vieux manteau fatigué. S'il s'est installé dans la rue pour sa pièce "The Only Interactive Boxes", c'est qu'il a voulu stigmatiser une attitude générale d'indifférence liée à la peur de l'autre. A New York, nous évitons de nous toucher et nous évitons aussi les conflits, quand nous avons un problème avec quelqu'un nous n'allons pas parler à la personne directement, nous nous adressons à l'ensemble des gens pour les prendre à témoins et nous protéger.

Ceballos a choisi de retranscrire cette violence latente non stigmatisée et d'offrir la possibilité de se débarrasser de ses angoisses sociales. Son action "The Only Interactive Boxes" n'est pas une pièce christique où l'artiste est en rédempteur, c'est plus complexe, les non dit et les non faire sont contenus dans cette oeuvre. Le fait qu'il tourne le dos le rend vulnérable et anonyme mais il sait que celui qui lui botterait le cul dévoilerait son appartenance à une communauté, sexuelle, ethnique, économique, donc personne n'osera et n'a osé le toucher, car notre époque est ainsi faite qu'elle constate ses maladies mais ne les guérit pas.

TRAC, tiroir régional d'art contemporain, Revue éphémère d'art contemporain, n°1, octobre 1998, Chrystelle Desbordes.

"PRESSER & LECHER"

Une œuvre de Siegfried D. Ceballos

En s'ouvrant le tiroir fait un léger bruit coulissant. Au centre d'un disque de papier crème couvert de lettres noires, on peut voir poindre une petite boule sous cellophane, à la texture d'une purée de haricots blancs. C'est cette poche qu'il faudra "presser" pour dégager la substance à lécher : le jeu se définit. Le spectateur se fait acteur : après avoir vu, il touche puis sent et goûte. Ses sens sont presque tous convoqués. L'œuvre a besoin de lui pour exister, c'est-à-dire pour établir un lien avec le monde. Mais ce lien n'est pour l'artiste, jamais anodin, il comporte un risque ou l'idée d'un risque par le questionnement, le doute : vais-je jouer? Un choix s'impose. Il n'y a pas d'impératif, juste un mode d'emploi : "PRESSER & LECHER".

-Que vais-je ingurgiter, est-ce bon, ne vais-je pas tomber malade ou ne vais-je pas plutôt essayer de succomber au péché de gourmandise? La matière, molle, que je presse entre le pouce et l'index, qui sort par petites masses informes d'un trou invisible, m'apparaît à la fois repoussante et appétissante. Magma pâteux dont la petitesse me rappelle aussi un petit four frais! Est-ce sucré ou salé? Quelque chose comme une saveur érotique - pour ne pas dire sexuelle - émane de cette proposition aux verbes à l'infinitif... Puis je lis tout autour du disque : échelle 1/50. J'imagine un immense tiroir pour contenir un énorme "PRESSER & LECHER", et le nouvel effort demandé au spectateur pour avaler le contenu. En pensant à Gargantua, je goûte enfin l'aliment mystérieux... Je le consomme... Je me demande s'il y en a d'autres. Oui, me répond la responsable du TRAC. Le Tiroir Régional d'Art Contemporain possède donc pour l'occasion une réserve, comme un musée et comme un restaurant!

D'origine suisse comme Daniel Spoerri, Siegfried Ceballos n'est cependant pas un des protagonistes du Eat Art! Avec des moyens qui pourraient se rattacher à "l'art du presque rien", il cherche à créer des situations ludiques, simples et ouvertes - souvent drôles par dérision. Leur fonctionnement dépend du spectateur qui, quoiqu'il décide, tient entre ses mains les règles du jeu. Ici la boule est dans son camp!